





ROBJAK

Mission à Val Infini

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-1578-2

© ROBJAK – site de l'auteur : [www.robjak.com](http://www.robjak.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*En chacun de nous réside une part de Peter Pan,  
qui refuse de vieillir !*

*ROBJAK -2016*



## Chapitre 1

L'arrivée bruyante des pompiers n'émut que peu de personnes ; les pensionnaires de la maison de retraite Val Infini les avaient déjà vus à deux reprises cette semaine. Toujours pour la même raison, le décès de l'un d'eux. Les sauveteurs passèrent au milieu de quelques vieillards, dans la plus grande indifférence de ces derniers. La seule personne qui semblait réellement consciente de la gravité du moment était l'infirmière qui était venue au-devant des pompiers et qui les entraînait à sa suite. Elle remontait les couloirs d'un pas vif, se retournant avant chaque changement de direction pour être sûre que les pompiers la suivaient toujours. Elle savait que le temps travaillait contre elle, qu'elle devait faire vite. Des larmes mouillaient ses joues avant de s'écraser au sol, emportées par sa course effrénée. C'était maintenant l'heure du souper et les pensionnaires encore présents dans leurs chambres allaient bientôt s'exciter, qui de sonner de son lit jusqu'à ce qu'on le lève pour l'asseoir dans une chaise roulante en direction du self, qui de réclamer un accompagnement aux toilettes, des cachets qui lui seront remis invariablement à table. Kathy savait qu'après l'effervescence du souper et le nettoyage de la salle à manger, elle serait seule pour assurer la surveillance des pensionnaires et veiller sur leur sécurité. C'était son quotidien, elle y était habituée et se débrouillait plutôt bien. Mais en cet instant, elle réalisa qu'elle n'aurait aucune aide à attendre du personnel encore présent, récemment recruté pour accompagner les vieillards jusqu'à leur table et pour les faire manger, puis pour faire leur toilette et les coucher, mais peu enclin à faire des heures supplémentaires qui ne leur seront jamais payées. Elle avait échappé aux deux décès précédents, faut croire que ses collègues avaient eu plus de chance qu'elle ! Les morts

s'étaient produites en matinée, alors que le médecin-chef en charge de Val Infini était présent. Celui-ci avait su prendre en main l'équipe médicale et gérer la situation jusqu'à l'arrivée des pompiers. C'était facile, avec la présence de deux infirmières, d'un auxiliaire de service et d'un brancardier ! Bien sûr, il ne lui serait fait aucun reproche, elle n'avait commis aucune erreur médicale et Monsieur Jean, comme elle aimait l'appeler, ne lui avait pas demandé son accord pour le Grand Départ. Il avait toujours voulu partir dignement et son invalidité croissante le tourmentait. Depuis qu'il ne pouvait plus se déplacer tout seul, il avait changé de caractère : sa bonne humeur, la seule arme qui lui restait pour accepter de vivre parmi les vieux séniles qui l'entouraient, avait disparu au fil des dernières semaines et Kathy s'en était aperçu, elle avait alerté le médecin-chef, Pierre Guidon. Ce dernier avait dédramatisé la situation, prétextant les journées froides et grises d'un hiver qui ne voulait pas finir, le manque de soleil, autant de facteurs perturbateurs pour un esprit dépressif. Kathy savait qu'il était professionnellement suicidaire de contredire son supérieur et elle avait redoublé d'attention pour Monsieur Jean, dont elle ignorait tout ou presque. Elle avait redécouvert sa véritable identité après avoir appelé les pompiers, elle avait cherché dans son dossier le nom des personnes à prévenir, mais Jean Ferment, alias Monsieur Jean, n'avait plus de famille directe, seulement des neveux très éloignés qui n'étaient jamais venus lui rendre visite, qui étaient juste mentionnés comme existants.

Tout en remontant les innombrables couloirs, Kathy expliquait au pompier le plus proche qu'elle avait trouvé Monsieur Jean allongé sur le sol, face contre le carrelage, qu'il était inanimé et qu'il ne respirait plus. Elle l'avait mis en position de survie et avait aussitôt appelé les secours.



— Sans même appeler votre responsable ? s'étonna le pompier.

— Le docteur Guidon est surbooké et difficilement joignable durant ses moments de repos...

— Je vois ! répondit l'homme peu convaincu.

Kathy parvint enfin dans la chambre de Ferment.

— Monsieur Jean ? demanda-t-elle respectueusement.

Pas de réponse, l'infirmière se retourna alors vers les pompiers, les yeux remplis de larmes :

— Il n'a pas bougé, il est comme je l'ai laissé avant d'aller à votre rencontre !

— Il n'est pas encore froid, vite le défibrillateur ! enchaîna le chef d'équipe.

— Je prépare aussi l'oxygène ! répondit son coéquipier.

De longues minutes passèrent, les efforts des pompiers ne servirent à rien. La froideur cadavérique n'avait pas encore envahi le corps de Ferment mais ce dernier était déjà bel et bien décédé à l'arrivée des secours. Malgré les mots de réconfort des pompiers, Kathy culpabilisa, des paroles martelaient son esprit :

— Et si j'avais utilisé notre défibrillateur, Monsieur Jean serait peut-être encore en vie ? J'ai paniqué et voilà le résultat !

Bien après le départ des pompiers, l'infirmière regrettait encore son manque de professionnalisme. Elle demeurait sourde aux cris des pensionnaires impatients d'avoir leurs pilules pour dormir, leurs derniers soins. Elle aurait voulu s'enfuir et pleurer sa peine, mais elle était bloquée dans cette maison de retraite qui lui faisait soudainement horreur. Elle savait qu'elle ne pouvait pas abandonner ceux que leur famille ou la société avait rejetés, parqués ici pour gêner le moins de personnes possible.

Guidon apprit le décès de Ferment le lendemain matin, lors de sa tournée. Aucun pensionnaire n'en avait parlé et Kathy avait fini son service, il fut donc informé en premier lieu par le personnel qui desservait le petit-déjeuner. Cela le mit en rage, il découvrit ensuite un mot de l'infirmière sur son bureau : elle relatait les faits, mentionnant au passage qu'elle n'avait pas eu recours au défibrillateur. Le médecin-chef savait lire entre les lignes et devinait le remords de l'infirmière. Cela ne l'inquiétait pas outre mesure et il voyait là une possibilité de se disculper en cas de complication avec le Conseil d'Administration de Val Infini ou avec la famille du défunt.

Le décès de Ferment, le troisième en une semaine, fut une aubaine pour certains journalistes en manque de scoop. Cela fit l'effet d'une bombe, jetant le discrédit sur la maison de retraite et sur son personnel. Certains reporters peu scrupuleux alertèrent déjà l'opinion publique, criant haut et fort qu'il s'agissait là de meurtres en série, qu'un sérial killer pouvait se trouver dans cet établissement devenu subitement le lieu de crimes atroces. La réaction du Conseil d'Administration de Val Infini ne se fit pas attendre : ce dernier convoqua le médecin-chef Guidon, responsable de cet établissement et grassement payé, au grand dam des actionnaires.

— La série doit cesser, s'écria un des conseillers, sinon nous n'aurons plus qu'à fermer l'établissement !

— Rendez-vous compte, insista un autre, Val Infini était très renommé, il n'y a pas si longtemps encore, les demandeurs étaient sur liste d'attente et espéraient désespérément le décès d'un pensionnaire pour venir chez nous ! Avec nos deux étages, nos cent cinquante chambres dont plus de la moitié avec deux lits ou lits doubles, nous étions un exemple pour la région...

— Et maintenant, enchaîna le premier conseiller à s'être exprimé, les départs ne sont plus remplacés, les chambres et les étages se vident, nous n'avons plus qu'une centaine de pensionnaires... Bientôt l'établissement tournera à perte, et vous, Docteur Guidon, nous ne pourrons plus vous payer vos honoraires extravagants !

— Le déclin de Val Infini est antérieur à mon arrivée, rétorqua le médecin-chef qui, dignement, refusa de reporter la faute du dernier décès sur Kathy qui avait eu, à ses yeux, un manque de discernement quant à la conduite à tenir face au malaise de Ferment. Il n'était pas là pour sacrifier son personnel, mais bien pour combattre la suspicion alimentée par les médias.

— Peut-être, mais avec ce troisième décès cette semaine, nous sommes rétrogradés à la dernière place des maisons de retraite ! maugréa une conseillère qui ne s'était pas encore exprimée. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Bien sûr que non, pesta un autre homme, le docteur Guidon est au-dessus de tout ça, il est fort bien payé et la trésorerie de notre établissement ne l'inquiète pas tant qu'il est assuré de toucher ses honoraires !

Le médecin-chef se leva, livide. Jamais il n'avait été traité de la sorte et il savait pertinemment que la compression de personnel, les soins minimalisés, les examens préventifs supprimés étaient les conséquences de la pression exercée par les actionnaires sur le Conseil d'Administration de Val Infini. Comme pour tant d'autres entreprises, le profit était devenu la priorité de ses employeurs. Guidon hésitait, devait-il se révolter contre tous ces hommes et cette femme qui lui faisaient face et lui reprochaient des décès qui ne justifiaient pas ses honoraires trop élevés ? Devait-il les mettre devant leur propre responsabilité ? Il ne s'en serait

pas privé s'il avait eu les coudées franches mais il était endetté et il ne pouvait pas risquer de perdre son emploi.

— Nous devons agir avant qu'il ne soit trop tard ! suggéra la Conseillère. Nous devons trouver la raison de ces décès en série et la combattre. Nos pensionnaires ne sont pas en plus mauvaises conditions physique et mentale que ceux des autres maisons, ils sont plutôt bien traités, alors...

En d'autres circonstances, Guidon aurait ri. Il avait l'impression d'assister à une parodie du spot publicitaire pour une célèbre agence d'assurance, qui s'occupe de ses clients de A à Z. Comme dans la pub, il faisait face au sceptique, au coléreux, à l'envieux... Mais tous ces cols blancs qui l'affrontaient n'avaient rien de comique, leurs critiques étaient mordantes, injustes et stériles. Rien de ce qui ressortait de cette confrontation ne pouvait permettre d'envisager une solution à la multiplication des décès.

— J'ai bien une idée, suggéra un conseiller qui aurait pu personnifier la sagesse dans la pub d'Allianz ! Pourquoi ne pas faire venir un observateur et le mandater pour découvrir pourquoi nos pensionnaires décèdent si soudainement, et de manière si rapprochée...

— Vous demandez une enquête interne, s'étonna un autre conseiller, sous-entendez-vous que nos trois disparus ne sont pas morts naturellement ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit même si c'est le ragot colporté par une certaine presse, mais nos pensionnaires ne décèdent ni d'une épidémie, ni par intervention humaine, alors il faut découvrir ce qui a provoqué les derniers décès avant que cela ne se reproduise une quatrième, une cinquième, une ixième fois !

— Docteur Guidon, votre présence à cette réunion n'est plus indispensable, interrompit la Conseillère, nous allons maintenant délibérer entre nous et voter pour le recours à un

observateur. Retournez auprès de nos pensionnaires ; profitez-en pour les questionner sur leur ressenti face aux trois décès !

Après le départ du médecin-chef, les conseillers tombèrent rapidement d'accord : il fallait découvrir le possible point commun entre les trois morts, incontestablement naturelles mais oh combien inattendues. Plusieurs solutions furent proposées par les uns et par les autres, allant de l'enquête interne à l'enquête policière difficilement concevable puisqu'il n'y avait pas eu de mort violente ou de plainte, de l'interrogation des employées à celle des familles des pensionnaires. Mais toutes ces interventions risquaient d'être longues, d'affoler les résidents et leurs proches. Il sembla peu probable que les témoignages des pensionnaires fussent suffisamment fiables pour être dignes d'intérêt. Le personnel de Val Infini avait en effet mis plusieurs fois en avant les différends qui opposaient les pensionnaires se comportaient comme de véritables enfants de classe maternelle, mentant et se jalousant la plupart du temps.

Un conseiller proposa alors de recourir à un détective privé, ce qui fut refusé en bloc par les autres membres présents :

— Recourir à une telle personne pourrait nous nuire encore davantage. Que croyez-vous que les journalistes raconteraient s'ils avaient vent d'une telle pratique ? Nous serions jetés au pilori, nous serions coupables de je ne sais quel crime !

— Nous devons pourtant faire appel à quelqu'un de l'extérieur, concéda la Conseillère. Pourquoi ne pas faire venir une assistante sociale ou quelqu'un de ce genre ?

L'idée plut et fut adoptée à l'unanimité. La Conseillère, à l'origine de cette solution, fut immédiatement mandatée pour recruter un travailleur social.

Plusieurs jours passèrent sans que la Conseillère n'obtienne le moindre espoir. Trouver qui contacter n'était pas facile, les rares organismes approchés ne semblaient pas aptes à mener une telle enquête ou ne possédaient pas de personnel disponible. Les agences pour l'emploi n'étaient pas plus disposées. La Conseillère était démoralisée, elle regrettait d'avoir fait cette proposition devant ses pairs qui n'avaient de cesse de la questionner sur l'avancement de ses recherches, sur la nécessité d'aboutir rapidement. L'un d'eux l'avait même menacée :

— Ma chère Natacha, les journalistes ont les yeux braqués sur nous, sur Val Infini. Ils attendent le moindre incident pour nous jeter une nouvelle fois en pâture. Si nous ne faisons rien, ils nous accuseront de laxisme et si un nouveau drame se produit, il leur faudra un coupable. Et nous, qu'aurons-nous à leur opposer ? Qu'une de nos responsables au plus haut niveau, vous, madame Bonné, n'avez-pas su trouver un consultant, quelqu'un capable de découvrir ce qui se passe chez nous ?

Cela s'était passé devant plusieurs autres membres du Conseil et Natacha fut révoltée de n'être défendue par personne. Elle comprit à cet instant précis qu'elle serait sacrifiée sans la moindre hésitation en cas de nouveau décès. Fort heureusement, durant les jours qui suivirent, aucun pensionnaire ne mourut. Mais ce n'était que sursis, cette accalmie ne pouvait pas durer éternellement.

## Chapitre 2

Thierry Philipp avait sa tête des mauvais jours. Régulièrement au chômage, il était convoqué une nouvelle fois à l'agence pour l'emploi. Il avait refusé plusieurs offres et se retrouvait maintenant en fin de droit. Il n'avait plus le choix, il devait accepter le job qu'on lui proposerait. C'était un brillant informaticien, en perpétuel conflit avec lui-même : rigoureux dans ses travaux de programmation, il ne s'était jamais plié à l'autoritarisme de ses employeurs successifs, il rêvait d'une vie sans contrainte. Il était parfaitement autonome et indépendant, dans sa vie professionnelle comme dans sa vie privée. Il exérait de rendre des comptes ou d'obéir à des ordres selon lui trop souvent absurdes. Mais le jeûne de ces derniers jours, la privation de sorties, l'inquiétude pour boucler les dépenses du mois sans être débiteur étaient autant d'indicateurs qui lui ordonnaient de faire profil bas et de reprendre une activité salariée. Il n'avait plus le droit de faire la fine bouche, de prétendre que l'offre ne correspondait pas à son profil. La raison, la peur de la misère, la faim lui commandaient d'accepter la mission qui lui serait proposée, quels que fussent la nature, la durée, le lieu, les rémunérations.

Dès son arrivée à l'agence pour l'emploi, Thierry ressentit un malaise : anxiété, peur, colère ? Il ne sut pas reconnaître la cause de sa fébrilité, mais il était convaincu que le sort s'acharnait contre lui et lui préparait un mauvais tour. N'avait-il pas failli chuter dès son arrivée en se prenant les pieds dans un paillason qui n'avait jamais été là auparavant, ne s'était-il pas raccroché in extremis à une employée en faisant voler un à un les boutons de son chemisier, ce qui lui valut une gifle et des cris d'indignation, ne se retrouvait-il pas maintenant à suivre cette même personne ? L'homme n'avait jamais connu une telle succession de faits, il n'était

d'ordinaire ni maladroit, ni irrévérencieux. Les yeux rivés sur l'employée, il admirait la démarche de cette dernière qui ondulait son corps à chaque pas, les fesses moulées dans un pantalon trop petit d'une taille. Comme pour se donner du courage, Thierry pensa : "dommage, le jean n'a pas craqué !"

L'employée lui faisait maintenant face, assise à son bureau. L'homme ne pouvait détacher ses yeux du chemisier, des agrafes avaient remplacé en hâte les boutons et le tissu ne recouvrait plus totalement le buste, la peau joliment dorée de la jeune femme apparaissait ici et là. Cette dernière semblait avoir rejeté toute haine et feignait d'ignorer le trouble que sa tenue débraillée occasionnait à son visiteur. Sadisme, fierté de son corps, vengeance, opportunisme, tout était possible.

Thierry pensa avoir mal entendu ce que l'employée lui proposait, sans doute se croyait-il victime d'un sortilège. Devant son regard étonné et son mutisme, la jeune femme renouvela son offre qui avait tout d'un ultimatum :

— Le marché de l'Informatique est actuellement saturé et vous n'êtes pas sans ignorer que vous êtes en fin de droit. Nous vous offrons une expérience qui vous sera certainement profitable, vous allez travailler dans une maison de retraite. Il y a là-bas des problèmes et vous aurez carte blanche pour agir !

— Mais cela n'a rien à voir avec mes diplômes en informatique...

— Vous n'avez pas le choix, coupa sèchement l'employée, un rictus au coin des lèvres.

— La garce, elle se venge ! pensa Thierry.

— Voici une plaquette de Val Infini, vous aurez ainsi un visuel de votre lieu de travail. Vous êtes attendu dès demain. Si l'idée vous venait à l'esprit de résilier ce contrat de dix



jours, n'oubliez pas que c'est votre dernière chance. Un peu d'ambition, sinon vous resterez toujours un loser !

Ces dernières paroles étaient blessantes, Thierry aurait voulu répondre mais déjà l'employée s'était levée et ouvrait la porte de son bureau, manière élégante de le congédier ! L'informaticien se sentit manipulé, mais il n'avait d'autre alternative que d'obéir. Sa conscience lui criait de se révolter, de refuser la mission qui lui était imposée. Sa rancœur naissante alimentait un regret de ne pas avoir heurté plus violemment la jeune femme et de ne pas l'avoir envoyée à l'hôpital mais il était aussi victime de la sensualité dégagee par l'employée qu'il avait à moitié dévêtue et enlacée. Il ne pouvait pas oublier son contact violent et inattendu, pas plus que la chaleur qu'il avait furtivement ressentie au bref contact de la peau délicieusement douce de cette femme qui était encore une inconnue, avant que le tapis d'entrée de l'agence ne le propulse sur elle. Peut-être fût-ce pour cela qu'il acceptât de tenter l'expérience de Val Infini alors qu'il était convaincu que son contrat aurait été annulé par n'importe quel tribunal administratif ou prudhommal.

Malgré la douceur et le soleil éblouissant de ce premier jour de printemps, Thierry n'eut pas envie de traîner dans les rues. Lui d'ordinaire si sensible à la Nature, attentif à l'éclosion des bourgeons, à l'affût des délicates senteurs des premières fleurs et des gazouillis des oiseaux, n'eut qu'une envie : se retrouver chez lui, seul et au calme. Il voulait se remémorer tout ce qu'il venait de vivre en cette matinée singulière, il sentait que sa vie avait subitement basculé, mais vers quoi et pourquoi ? Il devait comprendre, il n'était pas fataliste, il refusait aussi d'agir sur ordre, comme un bon petit soldat. C'était son éternel conflit, il aimait la rigueur qu'il appliquait maladivement à ses programmations informatiques où l'orthographe de chaque mot avait une importance capitale mais il rejetait cette même rigidité

lorsqu'elle émanait d'une autorité et qu'elle l'assignait à telle tâche ou à telle directive. Il était un électron libre et refusait toute autorité qui, selon lui, n'était qu'une manifestation voilée de la dictature.

Allongé sur son canapé, une chope de bière à la main, Thierry s'adressait à un ami invisible et muet :

— Qu'est-ce qu'elle s'imagine, cette pétasse, est-ce qu'elle croit vraiment que je vais m'occuper de ses vieux ? Je ne sais même pas comment parler avec des gens qui n'ont pas d'ordinateur entre les mains, pour moi ce sont des extra-terrestres ! Alors si en plus ils n'ont plus toute leur tête, qu'est-ce que je peux faire ? Et puis Val Infini n'est pas vraiment près, je ne pourrai pas rentrer tous les soirs. Sur la plaquette, le bâtiment semble assez grand et en bon état. Les pensionnaires sont choyés, ils ont même droit à une assistance médicale alors que l'établissement n'est pas médicalisé. Ça doit leur coûter un max ! Je ne sais même pas combien je serai payé, je suis sûr que l'agence pour l'emploi va se sucrer au passage. Attends que je la revoie, l'autre pomme, je vais lui parler du pays !

L'homme était toujours remonté contre celle qui lui avait joué un mauvais tour ; il était persuadé que s'il ne s'était pas pris les pieds dans le tapis, l'employée lui aurait proposé un autre contrat. Il était évident pour Thierry qu'elle s'était vengée de l'outrage qu'elle avait vécu à cause de sa maladresse. Puisqu'elle avait décidé de le punir, il allait contre attaquer et la priver de la joie de le voir se fourvoyer dans sa mission. Sa décision était prise, il réussirait là où l'employée l'envoyait. Il ignorait encore ce que la maison de retraite attendait de sa venue mais la hargne était en lui. Cette motivation soudaine le reconforta et il était maintenant impatient de rencontrer ceux qui lui dicteraient ce qu'ils attendaient de lui.

### Chapitre 3

Thierry eut beaucoup de difficultés à trouver Val Infini, les GPS avaient encore la fâcheuse manie de réclamer un nom et un numéro de rue quand le lieu recherché n'était ni une église, ni une gare ou encore moins une mairie ou un bureau de poste. Il traversa la ville de long en large avant de trouver une seule et minuscule flèche routière indiquant la maison de retraite, accessible à partir d'une large avenue courant entre deux lotissements flambant neufs, aux constructions parfaitement alignées et différentes les unes des autres uniquement par les couleurs des toitures et des volets. Le conducteur trouva ces lieux sans âme :

— De quoi se perdre avec toutes ces maisons identiques, ces grandes barres parallèles à la route. Je n'arrive même pas à voir combien il y a de rangées de part et d'autre de la route. Heureusement, les constructeurs ont quand même pensé aux habitants, ils peuvent rentrer bourrés car s'ils ne se souviennent plus de leur adresse, au moins ils reconnaîtront de loin comme de près la couleur de leur maison. Je n'avais encore jamais vu des maisons avec des toits blanc, rose, violet ou turquoise, noir... !

Après quelques centaines de mètres, Thierry se retrouva face à un mur, un de ces vieux murs témoins de notre Histoire, au lierre courant sur des pierres apparentes. Derrière cette clôture, l'homme aperçut les cimes de quelques vieux arbres et il devina un grand parc. Cette propriété ne semblait pas à sa place, elle était un bastion résistant à l'ultra modernisme de l'urbanisme environnant. L'avenue se séparait en deux ruelles jadis pavées qui longeaient le mur dans les deux sens, mais un plan de circulation imposait de poursuivre sur la droite, ce que fit le conducteur, sans hâte. Aucune voiture ne le suivait depuis qu'il avait bifurqué ; Thierry remarqua que la muraille

d'enceinte était en parfait état et il ne découvrait l'intérieur de la propriété que par les entrées régulièrement espacées et condamnées par des portails en fer rouillé, aux barreaux parfois tordus et aux battants enchaînés et cadénassés. Étrange contraste entre les pierres qui avaient surmonté l'érosion et les grilles qui semblaient tenir par miracle. S'arrêtant à hauteur de chacune d'elles, l'homme put découvrir un immense parc avec un lac, des habitations espacées et un grand bâtiment de style Renaissance. Le tout était bien entretenu en apparence et quelques voitures stationnaient devant le bâtiment principal, parfaitement alignées. Thierry pouvait apercevoir une blouse blanche et des personnes qui marchaient lentement. Il était trop loin pour distinguer leurs visages mais il était persuadé qu'il s'agissait des vieux qu'il devait rencontrer. La ruelle semblait ne pas vouloir se terminer, le conducteur avait déjà viré deux fois sur la gauche, ce qui lui laissait supposer qu'il était maintenant au bout de la propriété. Il ressentait une étrange impression car Val Infini semblait prisonnier d'une forêt épaisse qui lui faisait face, depuis qu'il avait dépassé les constructions neuves. Une grille plus grande que les autres et en parfait état apparut alors, c'était la première entrée qui s'offrait au conducteur depuis qu'il longeait le fond de la propriété. Sur la droite de la ruelle, une grande avenue goudronnée faisait face au portail, elle semblait venir de nulle part mais Thierry entendit des bruits de forte circulation, prouvant l'existence d'un grand axe routier à proximité. Cela le rassura un peu. La ruelle filait tout droit jusqu'à se perdre au bout d'une petite pente mais l'homme décida d'entrer dans la propriété. Il n'avait plus aucun doute, Val Infini brillait en lettres d'or sur un panneau blanc immaculé et l'énorme grille s'ouvrit instantanément lorsqu'il approcha sa voiture de l'entrée. Une signalisation routière réduite à son minimum lui indiquait l'accueil et le parking

visiteurs. Un bref coup d'œil dans son rétroviseur intérieur lui permit de voir les deux battants de l'entrée se refermer après son passage, sans un bruit. Les cailloux crissaient au passage de la voiture malgré la lenteur excessive de cette dernière. Le nouvel arrivant voulait s'imprégner du cadre ambiant ; accro aux jeux de combats, comme beaucoup de ses connaissances, il s'attendait à voir surgir des commandos puissamment armés, des guerrières sexy, des véhicules bruyants... Au lieu de tout cela, il évoluait dans un silence quasi-total, seulement entrecoupé du chant des oiseaux et de lointaines paroles humaines, transportées par un frêle courant d'air. Cette tranquillité, à seulement quelques centaines de mètres des bâtiments neufs, à guère plus d'un kilomètre du centre-ville, l'inquiéta. Ce n'était pas rationnel, son esprit cartésien si utile à ses programmations informatiques le poussait à la méfiance.

— Je ne sais pas comment l'Autre a dégotté cette mission, Thierry faisait allusion à l'employée de l'agence pour l'emploi qui lui avait imposé ce contrat, mais elle serait sacrément contente de me voir flipper ! Quand j'en aurai fini avec les vieux, j'irai la remercier avec un beau bouquet de fleurs, ou plutôt avec une belle plante, un cactus bien piquant ! Ça lui apprendra qu'on ne se moque pas inopinément des gens !

Lorsque Thierry descendit de voiture, il remarqua quelques personnes âgées qui se promenaient seules ou en couple. Elles étaient toutes vêtues d'effets personnels, aucune ne portait de pyjama ou de robe de chambre.

— Ouf, c'est bien ce que j'avais cru voir des grilles, pensa-t-il, je ne suis pas tombé dans un asile. Les pensionnaires d'ici sont en partie autonomes.

Il se dirigea d'un pas vif vers l'accueil, il avait malgré tout une angoisse, il ignorait jusqu'à quel point il pouvait faire confiance aux hommes et aux femmes vivant ici.

Quelques minutes plus tard, il fut reçu par Natacha Bonné. Les regards qu'ils s'échangèrent en dirent long ; la Conseillère semblait surprise par la jeunesse et l'allure désinvolte du visiteur qui se présentait les mains dans les poches et Thierry éprouvait de l'antipathie pour cette femme qui symbolisait l'autorité à travers son tailleur bleu marine, son chemisier blanc, ses cheveux tirés en arrière et ses énormes lunettes. Mais Natacha surmonta sa défiance et accueillit le visiteur, sinon chaleureusement, tout du moins avec amabilité :

— Monsieur Philipp, votre agence nous a dit le plus grand bien de vous et nous avons besoin d'une personne de votre acabit. Vous êtes ici car vous possédez un degré d'analyse exceptionnel. C'est ce dont nous avons besoin et, sans vouloir vous vexer, je pense que vous êtes ignorant des problèmes rencontrés par les personnes âgées ! Ce qui a aussi son importance...

— Madame ? fit Thierry, peu enclin à courber l'échine.

— Natacha Bonné, répondit-elle les lèvres pincées, Conseillère de Val Infini, votre employeur ! Laissez-moi vous expliquer ce qu'est notre établissement et ce que nous attendons de vous !

L'homme eut du mal à soutenir le regard d'acier de la femme qui lui faisait face, il avait l'impression d'être dévisagé par une louve, souvenir pénible qu'il avait conservé d'une visite en centre animalier lorsqu'une telle bête s'était jetée contre son enclos et l'avait toisé, les babines relevées. Ignorant l'effet qu'elle produisait sur Thierry, Natacha poursuivit :

— Nous sommes une maison de retraite un peu particulière. Vous verrez par la suite que nous sommes un nec plus ultra pour les personnes âgées qui se sentent isolées mais encore en bonne santé. Nous sommes plus une pension cinq étoiles qu'une maison de retraite, je préfère dire que nous sommes une résidence pour seniors mais l'accord pour une telle dénomination ne dépend pas de nous, plutôt d'une administration rigide et surannée. Nous offrons à nos pensionnaires des prestations top, nous mettons à leur disposition, entre autres, une équipe médicale, sept jours sur sept, alors que nous ne sommes pas une maison médicalisée. Nous ne reculons devant aucun sacrifice pour le bien-être et le confort de nos pensionnaires. Pour ceux qui résident ici en couple, nous leur fournissons des chambres avec lit double...

— Et qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? interrompit Thierry.

— J'y arrive, répondit Natacha. Trois de nos pensionnaires sont décédés il y a maintenant deux semaines, ce qui porte à quinze le nombre de décès en deux ans. Notre établissement subit le contrecoup de cette vague de morts et nous n'avons plus la cote, nous qui avions des listes d'attente sur plusieurs années avons maintenant des chambres inoccupées. Nous devons mettre un terme à cette série noire, mais nous ignorons la cause de tant de décès sur une si courte durée. Nos pensionnaires sont en bonne santé, notre médecin-chef en est le garant. Pas d'intervention humaine à l'origine des morts, nous sommes dans une impasse !

— Mais, s'étonna Thierry, qu'est-ce que je peux y faire ? Je ne suis ni médecin, ni psy, ni policier !

— Croyez-vous que nous n'ayons pas envisagé de recourir à l'un ou à l'autre ? Votre profil nous intéresse, parce que vous n'êtes justement aucun des professionnels que vous

avez cités. Nous avons besoin d'un regard extérieur étranger à la souffrance humaine, d'un profond esprit d'analyse. Votre agence pour l'emploi vous a pressenti pour cette mission, elle est convaincue que vous êtes l'homme de la situation !

L'homme refusait de croire qu'il avait été choisi délibérément, il se rappelait encore sa rencontre brutale avec l'employée qui lui avait ensuite imposé cette mission.

— Cela fait une semaine que nous étions en négociation avec votre agence et nous commençons à douter de votre venue, alors que votre nom nous avait été immédiatement donné !

— Mais alors, pensa Thierry, ce contrat était vraiment pour moi. Ce n'était pas une vengeance de l'autre pomme !

Cette révélation était inattendue et lui renvoyait une autre image de l'employée qui lui avait remis son contrat. Il réalisait qu'il avait été jugé sur ses capacités et que ce job lui était proposé pour son profil et non par punition.

— Raison de plus pour faire mon max ! pensa-t-il.

— Je vais maintenant vous faire visiter les lieux, poursuivit Natacha.

L'homme se leva et la suivit docilement.

Ce que Thierry pensait découvrir en une ou deux heures dura une bonne partie de la journée. Il s'habitua peu à peu au cadre verdoyant qui l'entourait et à la présence de son accompagnatrice. Natacha n'était pas avare en renseignements et lui révélait tour à tour l'historique de telle partie de la propriété ou les particularités de tel pensionnaire. Tout cela finissait par s'embrouiller dans le cerveau de l'informaticien qui restait néanmoins attentif aux explications de la Conseillère. Une fois la visite terminée, Thierry découvrit son bureau et sa chambre. Devant son air surpris, la femme annonça :



— Nous avons pensé que vous seriez plus à l'aise pour travailler si vous ne deviez pas faire le trajet tous les jours, de plus vos observations peuvent vous conduire à être présent très tôt le matin ou en pleine nuit. Votre agence est au courant, votre hébergement est prévu dans le contrat !

— C'est que je n'avais pas prévu de coucher sur place, rétorqua Thierry, c'est très aimable mais...

— Faites comme il vous plaira, vous êtes libre. Peut-être changerez-vous d'avis d'ici quelques jours. Cette chambre vous est réservée le temps de votre mission !

— Avez-vous une idée de sa durée ?

— Vous avez carte blanche, seul le résultat compte. Nous voulons savoir ce qui se passe chez nous et pourquoi cette série de décès. J'imagine aisément que vous ne resterez pas ici plus que nécessaire, mais un jour, une semaine ou un mois, je n'en ai pas la moindre idée !

— Comment voulez-vous procéder ? Devrons-nous nous voir tous les jours ?

— Vous êtes libre d'aller et venir comme bon vous semble, demain matin je vous présenterai le docteur Guidon, notre médecin-chef, et son équipe. Après vous pourrez commencer votre travail d'observation et d'analyse, vous m'aurez comme contact privilégié. À moi de faire remonter vos informations au niveau supérieur si j'en juge la nécessité. Vous n'aurez pas d'horaires à respecter, mais je suis persuadée que vous ferez d'ici peu des journées plus longues que vous ne le pensez. Vous allez vivre quelque chose de captivant et quel meilleur stimulant que de penser que vous travaillerez pour le bien des autres !

— J'en ai assez vu pour aujourd'hui. Puisque d'après vos dires je suis libre, je souhaite rentrer chez moi pour mettre à jour tout ce que j'ai découvert depuis le début de notre entrevue !

Thierry n'attendit pas d'approbation et abandonna Natacha sur le seuil de sa chambre. Il retrouva sa voiture sans le moindre détour : les longs couloirs aux multiples ramifications n'avaient déjà plus de secret pour lui. Lorsqu'il démarra son automobile, il aperçut Natacha qui l'observait d'une fenêtre de l'accueil. Une autre tête se détachait à côté de la sienne mais l'homme ignorait qui c'était.

## Chapitre 4

Lorsqu'il franchit le portail, Thierry eut d'abord envie de filer droit devant lui, sur la large avenue qui devait rejoindre un grand axe routier. Mais il faisait encore jour et, curieux de nature, il vira à gauche, poursuivant ainsi le tour extérieur de l'immense propriété de Val Infini. En bas de la descente qu'il avait aperçue à son arrivée, la ruelle faisait un nouveau virage sur la gauche et le conducteur suivit le mur d'enceinte, troué à intervalles réguliers d'entrées secondaires condamnées, là encore, par des grilles rouillées et cadennassées. Et toujours la même forêt qui faisait face à la clôture. Cette végétation semblait vouloir cacher la maison de retraite sur trois de ses côtés, les arbres étaient serrés et aucun rayon du soleil ne parvenait dans le sous-bois très noir, mystérieux et angoissant.

— Cette forêt me file la choquette, j'aimerais pas m'y promener seul. C'est un véritable étouffement autour de la maison de retraite. L'enceinte de Val Infini avait certainement son rôle quand la propriété a été construite, j'imagine des cohortes d'envahisseurs et des meutes de loups tapis dans l'ombre des sous-bois, à l'affût. Brrr, j'en ai la chair de poule !

Nouveau virage sur la gauche, Thierry poussa un ouf de soulagement : il avait reconnu le mur couvert de lierre qu'il longeait maintenant sur sa gauche, c'était celui qui lui faisait face quand il avait traversé les deux lotissements flambant neufs. Peu après, il retrouva sur sa droite l'avenue qu'il avait empruntée à l'aller.

— C'est marrant, pensa-t-il en regardant une dernière fois le mur de Val Infini dans son rétroviseur, le seul côté où il n'y a pas de forêt, c'est le seul côté où il n'y a pas d'entrée dans la propriété. Je ne crois pas aux coïncidences !

Les constructions neuves qui longeaient son parcours étaient subitement plus agréables qu'au cours de son premier passage. Elles ramenaient l'automobiliste vers le cœur de la cité, lui procuraient un sentiment de sécurité. Le malaise qu'il avait éprouvé face à la forêt se dissipait au fur et à mesure que Thierry croisait des piétons ou d'autres voitures. Sa conduite était redevenue détendue, il pouvait à nouveau laisser courir son esprit.

— Qu'est-ce qu'ils ont dans le crâne de m'envoyer dans cette maison de vieux ? ronchonna-t-il. Je croyais que c'était une punition de l'autre pomme, là j'aurais compris. Mais ils l'ont voulu, c'était leur choix à ces messieurs bien-pensants de l'agence. Qu'est-ce que je peux y faire si ces vieux décèdent ? C'est pas mon problème ! Et l'autre, la Natacha, elle croyait vraiment que j'allais coucher dans la chambre qu'elle m'a montrée ! J'allais certainement pas rester dans cette propriété prisonnière de la forêt avoisinante, cet endroit me fait peur, pas étonnant que des vieux, fragilisés par une santé ou un mental défaillant, décèdent. Quel autre moyen ont-ils de s'échapper de ces lieux ? Dire qu'ils sont là de leur propre gré et que cela leur coûte un max, ce sont des masos !

Parvenu chez lui, Thierry se jeta sur une feuille de papier et essaya de reproduire la propriété dans les moindres détails. Cinq bâtiments annexes, un lac, le bâtiment principal, la petite forêt intérieure, la pelouse qu'auraient enviée des joueurs de golf, l'entrée face à l'avenue et les huit grilles rouillées, le mur d'enceinte et les ruelles le longeant, les immenses couloirs du bâtiment principal aux nombreuses ramifications. Il revit ensuite les visages des pensionnaires croisés lors de sa visite et de Natacha Bonné. Des pensées se bousculaient dans sa tête :

— C'est vrai que c'est pas à côté, si ma mission doit durer plusieurs semaines, je coucherai peut-être de temps en temps sur place. Et puis, je n'ai pas envie de longer tous les jours